

XYZ. La revue de la nouvelle

Les attentions préventives

Bertrand Bergeron



Numéro 123, automne 2015

Récompenses : onze nouvelles sur le podium

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78477ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bergeron, B. (2015). Les attentions préventives. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (123), 24–25.

Les attentions préventives

Bertrand Bergeron

QUE FAIS-TU, dis-moi, si, contrairement aux autres, l'envie de te plaindre ne te vient pas à l'esprit ? Pas seulement parce que l'embarras, par contagion, risquerait d'éclabousser ceux qui se sont occupés de toi, qui t'ont défendu contre le prévisible, le futur besogneux, l'avenir tâcheron, le rien.

Disons que tu as tout commencé de bonne heure — l'école, par exemple —, étant le plus jeune de la classe, ironiquement en avance par rapport aux autres. Toujours et partout. Toi, en comparaison, tu te sens petit, en retard, chaque fois en retard. Ainsi, les autres risquent des sous-entendus, osent des blagues dont le comique même t'échappe. Par chance, pas besoin de comprendre pour faire *comme si*, c'est connu. Alors tu ris. Sauf qu'à la longue, plus personne n'est dupe. Tu es le petit, voilà tout. Et ça te reste sur le cœur. Ça te reste.

Tu te consoles comme tu peux. Car tu as droit à certaines attentions. Ainsi, chez les religieuses, au sortir de la messe que tu sers, on te remet une enveloppe contenant de la monnaie, selon l'usage. Mais en plus, chaque fois, un croissant t'attend. Un croissant dont, au départ, tu ignores tout, la texture, le goût, tout. C'est bon, un croissant froid, c'est bon. Les autres, ils ne savent pas !

— Tu as de la chance. C'est bien parce que c'est toi ! Les autres, avec ce début de fièvre, on les retrouverait vite fait à l'infirmerie et là, je te dis pas...

Alors toi, tu y crois, à cette chance. Puisqu'on te l'a répété : tu es poli, bien élevé, propre, tu as des manières, tu sais parler quand on te le demande. Ou te taire. L'infirmerie, à les entendre, ça se présente comme une punition. Alors qu'ici... Ici, on se donne la peine de refermer la porte derrière toi. Pour s'assurer que personne — quelqu'un qui passerait tout bonnement par là —, que rien d'inattendu ou d'inopiné ne survienne, inutile d'ajouter à ton embarras. Une précaution,

24 une simple précaution pour s'assurer qu'aucun malaise, fût-il

bénin — à cet âge, sait-on jamais ! —, question de prudence et déjà, la chaleur te monte au visage, une bouffée de gêne et ce mutisme, cette apnée, sans voix on ne dit rien, sans voix on laisse faire, *ce ne sera pas long, tu verras*. Seulement ça dure, ça dure, ça prend du temps, quelqu'un qui approche ses mains, des doigts qui dégrafent le bouton de la culotte, des doigts qui font glisser la culotte, la vie est pleine de doigts derrière une porte fermée, *ce ne sera pas long* mais ça se poursuit, tant de gentillesse, la vie sent le savon qui sent le propre, tant de doigté dans de petits gestes qui s'assurent, vérifient, prennent toutes les précautions du monde, pas besoin qu'il fasse froid pour que la fraîcheur sur sa peau, pas celle du visage, oh non ! pas celle du silence encore et à présent, tu te dis il y a bien un moment où ce sera terminé, où les effleurements et des chatouilles à l'occasion, mais ça dure et puis non, le caleçon sur les chaussures, des doigts le remontent, le caleçon puis la culotte, le bouton de la culotte à présent, c'est à peine si tu respirez quand tu entends *par chance, tu es encore petit !* — un mot sur le ton du réconfort, un mot qui ressemble plutôt à une insulte ! — *aucun risque d'infection, rien à craindre de ce côté*, un seul des deux regards qui se font face est figé. L'autre, tout sourire, tout attention, l'autre s'éloigne, laissant tomber *plus tard tu comprendras, tu peux retourner à tes jeux*. Pourtant, tu restes là.